

On fifârè qu'a risquâ balla

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'aller plus loin que la fontaine du Pont; les pétitionnaires demandent qu'on impose celles qui franchiraient cette limite. Renvoi à la commission des pétitions. Dr ROUGE.

L'argent trop vite gagné.

M. Francisque Sarcey publie dans les *Annales politiques et littéraires* une chronique excessivement spirituelle et intéressante traitant des dangers qu'offre l'argent trop vite gagné. Nous ne pouvons résister au désir d'en extraire quelques passages à l'intention de nos lecteurs :

« Il est une vérité qui est bien vieille, mais qu'il ne faut jamais se lasser de répéter sous toutes les formes : c'est qu'il n'y a rien qui désorganise, qui renverse plus vite et plus sûrement une cervelle; rien qui soit plus corrupteur que l'argent gagné d'un coup, sans travail.

« Il a dû vous arriver plus d'une fois de vous dire, en parcourant les listes de chiffres qu'aligne un journal de tirages financiers : Si pourtant je gagnais le lot de cinq cent mille francs au Panama, ou même un lot de deux cent mille francs au Crédit foncier ! et vous laissant aller ensuite à la pente de vos rêveries, de vous demander ce que vous feriez de tout cet argent.

« Oh ! les premiers vingt mille francs, mettons, si vous voulez, les premiers cinquante mille, on en trouve aisément l'emploi. Vous vous rappelez le joli mot de ce berger à qui son maître demandait un jour à quoi il dépenserait son argent, s'il lui tombait un jour une grosse fortune :

« — Moi ! répondit-il, les yeux lui-sants de convoitise, j'aurai toujours de la paille fraîche dans mes sabots.

« Chacun proportionne, sans y prendre garde, ses désirs et ses ambitions à la position qu'il occupe, aux habitudes qu'il a prises. Il ne voit pas au-delà. L'un trouve aisément l'emploi des premiers cinq mille francs, l'autre des premiers dix mille, l'autre des premiers cent mille. Car chacun, dans la modeste sphère où il évolue, a formé des rêves qu'il lui eût été possible de réaliser avec cette somme.

« Mais cette somme une fois dépensée en imagination, le rêve une fois réalisé, l'homme ne sait plus où se prendre. Il a besoin de s'acclimater à un premier échelon de fortune, avant de s'élever à un second. Il y a un proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant. Rien de plus vrai. Il est bien probable qu'à l'époque où Bonaparte était un pauvre petit lieutenant, qui n'avait pas dans son tiroir de quoi payer les quarante francs dus à sa blanchisseuse, M^{me} Sans-Gêne, il ne songeait point à revêtir la pourpre impériale et à traiter de cousins les rois et les empereurs d'Europe. Il s'accou-

tuma de victoire en victoire à cette idée; c'est de degrés en degrés qu'il monta jusqu'à la faite, où il n'en fut pas moins saisi d'une sorte de vertige.

« Ce qui déconcerte l'homme, ce qui le détraque, c'est le passage subit de la misère ou de la simple aisance à la fantastique opulence d'un milliardaire. On conte que les aéronautes sentent, s'ils s'élèvent d'un vol trop rapide dans les régions supérieures, leurs tissus se désorganiser, tandis que leur cœur bat à coups trop pressés. Il en va de même des pauvres diables qu'un coup du hasard jette sans préparation à une fortune inespérée. Ce ne sont pas leurs tissus, c'est leur raison qui se désorganise. Ils perdent le sens de la réalité. »

On fifarè qu'a risquâ balla.

Ne fâ rein dè fèrè on servico à cau-
quon, sein ètrè pàyi, poru qu'on vo
dièssè grand maci et qu'on ne sè fote
pas dè vo ein après; mà y'a dè tant dè
sortès dè dzeins dein lo mondo qu'on ne
sà diéro à quoui sè fiâ et qu'on sè re-
peint cauquies iadzo d'avâi bailli on
coup dè man à 'na tsaravouta. Mà que
volliâi-vo ! lè rouètès sont lè rouètès, et so-
veint n'ia què la religion, quand on ein
a, que vo grâvè dè l'ao bailli on aleçon
et dè fèrè on malheu.

Y'a on part dè teimps, on gaillâ, on
espèce dè fifarè, ein avâi prâi 'na tôle
bombardâie que quand soo dè la pinta
po allâ sè reduirè, trabetsivè tant que
se n'avâi pas z'u lo mouret po sè rateni
l'arâi bo et bin rebattâ perque bas. Por-
tant l'avâi onco on rudo bet à fèrè po
retrovâ l'hotô, et jamé dè la viâ n'arâi
pu einnant s'on brâvo citoyein que pas-
sâvè perquie et qu'allâvè dâo mêmò
coté, n'ein avâi pas z'u pedi. Lo cognes-
sâi po l'avâi vu cauquies iadzo et savâi
quoui l'irè, et sè peinsâ que ne lo faillâi
pas laissi solet. Assebin, lo preind pè lo
bré et lâi fâ : « Hardi, l'ami, coradzo; mè
vé vo drobliâ on bocon ! »

L'autro, que ne fasâi diéro que dè re-
mâofâ, sè laissè fèrè, et appondu âo bré
dè l'homme serviablo que lo menâvè,
sè laissè trainâ, kâ lo lulu avâi prâo
mau à mettrè lè pi l'on dévânt l'autro
et sarâi à tot momeint z'u rebedoulâ
dein lo terreau iô l'arâi vouaffâ permi lè
renailless s'on ne l'avâi pas tenu fermo;
et après prâo peina et prâo chàrès, l'ar-
revont à 'na crâijâ iô faille lo laissi allâ
tot solet.

— Ora, l'ami, se lâi fâ lo citoyein
complièseint, ne pu pas allâ pe levé;
allâ pi tot balameint, drâi dévânt vo, et
tsouvi dè ne pas vo froulâ trâo proutso
dè l'adze; vo z'ètès bintout tsi vo; à la
revoyance !

Lo citoyein sè peinsâvè que n'ia vâi
perein à risquâ et que l'autro l'allâvè
remachâ, coumeint dè justo; mà diabe
lo pas ! lo tourlourou, que brelantsivè

adé, sè branquè dévânt li et lâi fâ ein
bordeneint :

— On ne vo dâi rein, oudè-vo ! et se
vo n'ètès pas conteint, vo pâodè allâ vo
grattâ !

Lo citoyein furieux dè cein ouèrè et dè
vairè on tot chenapan, l'arâi prâo émel-
luâ; mà l'a pu sè rateni, quand bin cein
lâi démedzivè dè lâi bailli onna racliâie,
et lâi fâ :

— Eh ! racaille, va ! tè cognaisso prâo;
et se n'ètâi la creinte dè Dieu, t'èclliâf-
fèrè quie contrè ellia bouenna !

LE MYOSOTIS

Deux amoureux, deux fiancés, Wilhem et
Lisbeth, se promenaient sur le bord du Rhin.
Le cours du fleuve, partout rapide, s'accélére
encore lorsque, dans sa trouée à travers les
montagnes du Taunus, ses eaux bleues pa-
raissent impatientes d'aller baigner le pied
du joyau gothique par excellence, de l'admi-
rable cathédrale de Cologne.

La brume matinale ondulait sous le souffle
de la brise et estompait les sommets bleuâ-
tres des pics les plus élevés, qui semblaient
entourés d'une légère couche de ouate douce
à l'œil; les vieux Burgs crénelés qui les cou-
ronnent, à chaque coup de vent, se mon-
traient et disparaissaient comme dans une
féerie.

Le soleil avait peine à percer de ses flèches
d'or ces nuages floconneux qui, en s'élevant
graduellement, rendaient plus visibles et mè-
taient en relief les rives fleuries du Père des
Eaux, et les premiers contreforts des rochers
escarpés qui surplombent son cours.

La journée s'annonçait splendide, et les
cœurs énamourés de Wilhem et de Lisbeth dé-
bordaient de joie.

Les deux beaux enfants s'en allaient chan-
tant, la main dans la main, se cherchant des
yeux, heureux de vivre.

Le problème de la vie à deux, de l'amour
partagé, pour eux était résolu. Ils devaient
bientôt se marier et un avenir couleur de rose
se présentait à leurs yeux ravis.

Toujours s'aimer ! toujours se le dire ! quel
rêve !

A un coude du chemin, tout près de la rive,
Lisbeth aperçut une touffe de jolies fleurs,
dont le bleu pâle tranchait sur l'herbe verte.

— Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle en les
montrant à son ami, des turquoises entourées
d'émeraudes ?

Ces mots à peine prononcés, Wilhem se
précipitait, pour les atteindre, afin d'en com-
poser un bouquet et le présenter à l'élue de
son âme, qui, d'un regard attendri, suivait
attentivement la cueillette de son compagnon.

S'étant un peu trop avancé pour s'emparer
d'une fleur plus belle que les autres, le jeune
homme fut emporté par son propre poids et
roula dans le fleuve.

Lisbeth poussa un cri terrible, mais déjà
l'onde s'était refermée sur sa proie. Wilhem
cependant reparut à la surface, tenant en sa
main droite le bouquet de myosotis qu'il n'a-
vait pas lâché et, le tendant vers sa bien-
aimée, prononça ces mots : *Wergis mein nicht*,
ou ne m'oubliez pas...

Sa voix avait à peine frappé l'oreille de sa
pâle fiancée que le courant du fleuve l'en-
trainait à nouveau